

3 LES THEORIES DES CRISES DE GROSSMAN-MATTICK ET LE PROGRAMME COMMUNISTE

3.1 Le "milieu révolutionnaire" et Grossmann

Le XXI ème siècle qui approche verra l'émancipation du prolétariat. Le petit-bourgeois démocrate ne peut que se moquer d'une telle prévision, et ce n'est pas l'état actuel du mouvement communiste qui pourrait lui faire rengorger son rire. Bien au contraire, il ne pourrait que l'amplifier.

Les sectes qui s'y agitent ressemblent à des roquets jappant après le Jagernaut capitaliste. Bâtard de Yorkshire et de Chiwawa (le BIPR) ou Basset mâtiné de Canichon (le CCI), les roquets les plus arrogants, qui se croient les chefs de la meute, se figurent que leurs jappements ont l'écho du tonnerre. Comme ils ne sont pas en reste pour renifler la piste de l'opportunisme, ils s'en vont l'un et l'autre, se flairant le cul et se cherchant des poux.

Leur querelle est d'une rare inanité. Par exemple, si nous en venons au sujet qui nous occupe, les racines des crises qui secouent périodiquement le mode de production capitaliste, le CCI considère que l'origine des crises provient de l'absence toujours plus marquée de débouchés extra-capitalistes empêchant la réalisation de la plus-value et précipitant le mode de production capitaliste dans une phase de décadence dont, d'après les dernières innovations théoriques, nous vivrions l'ultime étape, celle de sa décomposition. Quand ses adversaires fondent la "décadence du capitalisme" sur la théorie de la baisse du taux de profit de Grossmann-Mattick, il objecte que comme sur le plan politique Mattick a tort il ne peut avoir raison sur le plan économique. S'il y a un fond de vérité dans une telle argumentation il ne dispense pas d'un effort scientifique pour réfuter les arguments de l'adversaire.

Il faut dire que le CCI est coutumier du fait. Il suffit de lire la critique de Pannekoek faite par ses ancêtres d'Internationalisme. Dans cet article censé argumenter contre la critique des fondements "philosophiques" du léninisme, faite par Pannekoek pas une ligne n'est consacrée au sujet. Le seul argument est de dire que Pannekoek a tort sur l'analyse de la révolution russe et donc qu'il a tort sur le plan "philosophique". Comme le CCI n'en est pas à une contradiction près, il reprend pourtant volontiers à son compte des conceptions développées par Rosa Luxemburg ou par le social-démocrate Sternberg tout en jugeant erronées nombre de leurs positions politiques.

Le BIPR, tout aussi idéaliste, pense que bien qu'il soit en désaccord avec l'analyse politique de Mattick et a fortiori de Grossmann il est correct de reprendre à son compte leurs théories "économiques" et de conclure que de ce fait il est faux de relier les fondements théoriques avec les positions politiques.

Comme à notre habitude nous montrerons que si les théories qui fondent les conclusions politiques sont fausses il n'y a guère à se poser de question sur leur validité. De ce point de vue la querelle entre le CCI et le BIPR a une évidente solution : les fondements économiques qui fondent leurs positions politiques constituent une négation du socialisme scientifique et les conceptions politiques qui découlent de tels fondements tournent également le dos au communisme révolutionnaire.

Tout comme nous avons démontré que les théories économiques de Rosa Luxemburg s'éloignent suffisamment de la théorie de Marx pour réduire à néant les prétentions du CCI de vouloir fonder sur elles une quelconque politique révolutionnaire. Nous démontrerons qu'il en va de même pour les théories de Grossmann-Mattick sur lesquelles reposent l'édifice branlant de Battaglia-CWO (BIPR).

Si, pour le CCI, la frontière qui marque le passage du capitalisme de sa phase ascendante à sa phase de décadence est somme toute bien définie - c'est au moment où les marchés extra-capitalistes sont tellement étioyés qu'ils ne jouent plus un rôle qualitativement suffisant pour réaliser la plus-value - il est beaucoup plus difficile de trouver une telle frontière dans les explications du BIPR. A ce niveau, il faut également distinguer les positions de Battaglia et de la CWO quelles que soient leurs convergences récentes. Cela provient de ce que le BIPR tente de s'appuyer sur Marx et Engels pour fonder ses théories. Nous reviendrons plus en détail sur les conceptions développées par le BIPR. Auparavant nous discuterons de l'interprétation qui semble commune aux divers partenaires du BIPR puisque la CWO comme Battaglia ont récemment republié un texte de Mattick qui, lui-même, reprenait à son compte la théorie de Grossmann.

Entre autres absurdités nous trouvons sous la plume de Mattick l'affirmation que "la formulation de la théorie de la suraccumulation présentée ici, a été examinée pour la première fois par Henryk Grossmann qui considérait son travail comme une reconstruction de la théorie de l'accumulation de Marx laquelle, à son tour, est la théorie de la crise et de l'effondrement du capitalisme." (Mattick, Prometeo 11, P.45)

Au fond de toutes ces idioties il y a donc un présupposé "théorique" : l'interprétation, reprise, dans son ensemble, par Mattick, de la baisse du taux de profit telle que la conçoit Grossmann. C'est donc ce thème qu'il nous faut examiner. Suivant la méthode que nous avons utilisée pour Rosa Luxemburg dont les théories servent de soubassement aux délires du CCI, nous examinerons les théories de Grossmann qui fondent les divagations

du BIPR. En démontrant qu'elles sont étrangères au socialisme scientifique nous montrerons par la même occasion que l'ensemble des conceptions du BIPR ne repose sur rien. Les frères ennemis du "milieu révolutionnaire" n'ont rien trouvé de mieux pour leur servir de gourous que les frères ennemis de la contre-révolution, H. Grossmann et F. Sternberg. Dans notre dernier numéro consacré à la théorie des crises, nous avons vu ce qu'on pouvait penser du social-démocrate Sternberg ; en quoi ses théories étaient une négation du programme communiste et dans quelle mesure il était plus honnête que le CCI quand il affirmait rentrer en contradiction avec Marx. Ce numéro sera consacré aux théories du stalinien Grossmann, tout aussi éloignées de celles de Marx. Si le BIPR prétend faire reposer l'action révolutionnaire sur les théories de Grossmann il faut y voir là l'influence de la CWO, la conversion de Battaglia semblant plus tardive et moins raisonnée.

A chaque fois que nous avons eu l'occasion d'aborder les critiques de Grossmann envers Rosa Luxemburg, nous avons pu noter qu'elles étaient sans fondement et n'apportaient que de la confusion.

Nous avons ainsi réfuté les solutions qu'il tentait d'apporter aux problèmes de la reproduction monétaire dans les schémas de reproduction. De même, nous avons évoqué les "solutions" encore plus fantaisistes qu'il envisageait pour résoudre les disproportions entre le secteur I et le secteur II, en rapport avec les remarques de Rosa Luxemburg, du fait de la hausse de la composition organique du capital.

Toutefois l'ouvrage principal de Henryk Grossmann reste "La loi de l'accumulation et de l'effondrement du système capitaliste", écrit en 1929. Dans ce livre Grossmann développe son interprétation de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit et de sa relation avec l'effondrement du capitalisme.

Existe-t-il chez Marx une théorie de l'effondrement ? Telle est la question que se pose Grossmann au début de la deuxième partie de son livre. Après avoir passé en revue, dans la première partie du livre, les diverses interprétations révisionnistes sur le sujet, Grossmann en vient à argumenter contre Kautsky. Pour ce dernier l'expression d'"effondrement" vient de Bernstein et Marx n'a jamais et en aucun cas prononcé un tel mot qui puisse être interprété dans ce sens. Cette conception a été attribuée à Marx par les révisionnistes.

Grossmann va à l'encontre de Kautsky en argumentant très faiblement. Il fait remarquer que le fait de parler de salaire n'implique pas pour autant de parler de théorie du salaire et que donc le fait que Marx se contente de parler d'effondrement n'autorise pas à nier une théorie de l'effondrement. Il n'en demeure pas moins que pour Grossmann il y a bien effondrement du capitalisme chez Marx, l'effondrement étant pris dans le sens

d'une crise qui devrait provoquer la mort du capitalisme. Grossmann cite dans la foulée un passage du livre III du "Capital" où Marx emploie ce mot.

"Nous savons d'ailleurs que, même à un faible taux, la masse de profit augmente avec la croissance du capital investi. Toutefois, cela nécessite en même temps la concentration du capital, étant donné que les conditions de la production exigent maintenant l'emploi massif de capitaux. Cela conditionne en outre la centralisation, c'est-à-dire l'absorption des petits capitalistes par les grands et leur dépossession.

(...) Ce processus ne tarderait pas à entraîner l'effondrement de la production capitaliste si des tendances contraires n'agissaient pas continuellement pour produire un effet décentralisateur parallèlement à la force centripète" (Marx Capital L.III La Pléiade T.2 P.1028)

Comme on le voit Marx emploie ici le concept dans un cadre différent de celui des crises de surproduction à propos d'une tendance du capital qui, si elle se poursuivait sans que des contre tendances interviennent, engendrerait l'effondrement de la production capitaliste. Cet effondrement interviendrait sous l'effet d'une concentration et d'une centralisation du capital telles que la masse des producteurs directs ferait toujours plus face à une minorité capitaliste ; que le feu vivifiant de la production, le taux de profit, en baisse mais compensé par la masse ne pousserait pas la production capitaliste à sans cesse repousser ses limites.

"Le taux de profit, c'est-à-dire l'accroissement proportionnel du capital, est important surtout pour tous les rejetons de capitaux qui cherchent à se grouper de façon indépendante. Et, dès que la formation de capital aurait incombé à un petit nombre de capitaux bien établis pour qui la masse du profit compenserait le taux, on verrait s'éteindre le feu vivifiant de la production, laquelle tomberait en sommeil. Le taux de profit est la force motrice de la production capitaliste ; seul est produit ce qui rapporte du profit."(Marx, Capital L.III, La Pléiade T.2 P.1042)

Bref, le but de Grossmann est de montrer comment, si on laisse de côté les contre tendances, l'accumulation peut conduire à l'effondrement de la production capitaliste. Ainsi, la tâche que se fixe Grossmann est de montrer que le procès de reproduction capitaliste se meut dans des phases nécessairement

descendantes et ascendantes qui se répètent périodiquement et qui conduisent finalement à l'effondrement du système capitaliste.

Avant de revenir sur le sujet -s'il y a lieu- notons que pour notre part nous n'avons pas toujours été d'une clarté absolue sur cette question. Dans certains numéros de C ou C (cf numéro 8 p. 18) les crises cycliques sont présentées comme le prélude de la crise catastrophique. En fait, pour Marx, la crise, de par sa nature, est catastrophique ; c'est-à-dire que la société, pour des raisons sociales, propres à la production capitaliste, se trouve dévastée comme elle le serait par des catastrophes naturelles telles qu'un tremblement de terre ou une inondation. A l'instar des catastrophes naturelles, nous trouvons dans les crises de la production capitaliste des phénomènes tels que des marchandises entreposées et qui s'abiment, des usines qui ferment, des moyens de production inexploités tandis que, d'un autre côté, la force de travail inemployée s'accroît. Toutes ces choses se reproduisent (l'analogie a aussi ses limites. En effet il faut ajouter aux cas décrits, les violentes dévalorisations qui sont rendues nécessaires pour curer un mode de production capitaliste étouffant sous la surproduction) mais pour des motifs propres au mode de production capitaliste, lors des crises qui le secouent périodiquement. A intervalles réguliers, la production capitaliste connaît donc des crises catastrophiques. Ces crises, dans la mesure où la production capitaliste se développe et s'étend, se produisent sur une base toujours plus grande.

"L'inadéquation croissante du développement productif de la société aux rapports de production qui étaient les siens jusqu'alors s'exprime dans des contradictions aiguës, des crises, des convulsions. La destruction violente du capital, non pas par des circonstances qui lui sont extérieures mais comme condition de sa propre conservation, est la forme la plus frappante du conseil qui lui est donné de se retirer pour faire place à un niveau supérieur de production sociale.(...) Le stade suprême de développement de la puissance productive ainsi que le plus grand accroissement de richesse jamais connu coïncideront donc avec la dépréciation du capital, la dégradation du travailleur et l'épuisement systématique de ses capacités vitales. Ces contradictions conduiront à des explosions, des cataclysmes, des crises, dans lesquelles, par la suspension momentanée du travail et la destruction d'une grande partie du capital, ce dernier est ramené par la violence à un niveau où il peut reprendre son cours. Ces contradictions conduisent bien sûr à des

explosions, à des crises dans lesquelles la suppression momentanée de tout travail et la destruction d'une grande partie de capital ramènent ce dernier par la violence à un point où il est en mesure d'exploiter au maximum ses capacités productives sans être conduit au suicide. Pourtant ces catastrophes périodiques sont vouées à se répéter à plus large échelle et conduisent finalement au renversement violent du capital" (Marx, Grundrisse, Editions Sociales T.II P.237-238)

Pour Marx, donc il n'y a pas de crise conduisant à un effondrement économique irréversible du capital, d'où le socialisme pourrait surgir à la manière du fruit mûr qui tombe de l'arbre. A la conception opportuniste social-démocrate, où un capitalisme anarchique et mal maîtrisé doit laisser place à un Etat planifié domptant la société bourgeoise et la loi de la valeur, Grossmann substitue la perspective d'un effondrement de la société bourgeoise ouvrant une voie royale au socialisme, la retraite du capitalisme étant définitivement coupée. Dans les deux cas, on a affaire à une négation de la dialectique historique, du rôle révolutionnaire du prolétariat dans le dépassement de la société bourgeoise, qui, sans cette intervention, peut, au prix de crises dévastatrices, reprendre son cours catastrophique. Et, dans une perspective extrême, c'est la disparition de l'humanité, la destruction des antagonismes en présence, le capital et le prolétariat, qu'il faut attendre et non un effondrement majeur d'où surgirait immanquablement le socialisme. De telles conceptions sous-estiment le rôle révolutionnaire du prolétariat et de l'action révolutionnaire dans la transformation de la société. Elles conduisent à la passivité et au fatalisme, au repli sectaire, et atténuent la responsabilité du parti communiste et de l'action politique révolutionnaire, et le rôle de la préparation à une lutte féroce entre les classes, de la détermination, de l'audace nécessaires pour débarasser l'humanité des sociétés de classes. Rares sont les grands moments où l'histoire offre de courtes périodes pour s'engouffrer dans la voie révolutionnaire, il importe de savoir les saisir et ces expériences ne seront pas sans fin quand pointe l'alternative décisive : "Communisme ou destruction de l'humanité".

3.2 Les présupposés des théories de Grossmann

Pour défendre ses conceptions, Grossmann s'appuie sur le schéma établi par Otto Bauer pour tenter de réfuter Rosa Luxemburg. Si ces schémas étaient également l'occasion pour Bauer d'élucubrer sur des théories de la population qui tournaient le dos au socialisme scientifique, et Grossmann évite soigneusement de se rallier à ces théories, ils sont, en soi, et contrairement à ce qu'affirme Grossmann, en parfaite contradiction avec les perspectives défendues par Marx dans le Livre II du Capital. Si

les schémas de Marx présentent des défauts, moins qu'on veut bien le dire et pas toujours où on prétend qu'ils sont, les schémas de Bauer ne faisaient pas avancer le problème d'un saut de puce. Bien au contraire, ils sont à l'image de la théorie de Bauer : une négation de la théorie communiste.

Grossmann y voit néanmoins cinq avantages par rapport aux théories de Marx. Nous ne discuterons pas ici le bien fondé des arguties de Grossmann; cela sera repris plus tard lorsque nous reviendrons sur les schémas de reproduction. Nous nous contenterons de résumer l'argumentation de Grossmann.

Les schémas de Bauer, si l'on fait abstraction de sa théorie de la population et de quelques erreurs comme le fait d'avoir posé un taux de plus value constant en regard d'une composition organique croissante, n'ont, pour Grossmann, pas les défauts des schémas de Marx, tels que les a critiqués Rosa Luxemburg. Notamment:

- 1) le progrès technique est pris en compte sous la forme de l'accroissement de la composition organique du capital
- 2) les règles d'accumulation dans les deux secteurs sont fixes et claires ; le capital constant croît du double du capital variable : le capital constant s'accroît au rythme de 10% l'an, le capital variable au taux de 5% l'an.
- 3) une part croissante de la plus-value est consacrée à l'accumulation.
- 4) l'accumulation dans les deux secteurs se réalise de manière proportionnée, sans donc créer les déséquilibres mis en évidence par Rosa Luxemburg.
- 5) le taux de profit baisse en relation avec la loi de Marx de la baisse tendancielle du taux de profit.

En partant du terrain d'Otto Bauer, Grossmann se propose donc d'indiquer quelles sont les tendances générales de l'accumulation capitaliste. Pour cela, il prétend qu'il faut adopter comme point de départ de l'analyse le cas le plus favorable que l'on puisse imaginer pour la production capitaliste à savoir une accumulation qui se produise sur la base d'un équilibre dynamique comme cela est décrit dans le schéma d'Otto Bauer.

"En conséquence, le capitalisme ne s'effondrerait pas du fait de l'impossibilité objective de l'accumulation illimitée du capital mais sera détruit à travers la lutte politique des masses toujours plus éduquées au socialisme par leur action sur le plan politique et syndical.

Si la proposition mentionnée se conserve, alors il n'existe aucune limite objective, aucun point économique ultime du capitalisme, où il est inévitable que l'effondrement du capitalisme ait lieu."(Grossmann, La loi de l'accumulation et de l'effondrement du système capitaliste, P.73)

Bien entendu on retrouve derrière ces préoccupations le dilemme entre les fondements matériels de la révolution et l'action subjective du prolétariat. Question toujours mal posée et mal résolue. On a à la fois une sous ou sur évaluation des facteurs matériels et une sous évaluation ou sur évaluation des facteurs subjectifs. La conception dialectique et révolutionnaire montre que les crises ouvrent une polarisation des antagonismes, il ne s'agit pas d'une crise sans issue pour la production capitaliste, d'un point absolu à partir duquel toute solution est fermée à la classe capitaliste, mais de points relatifs, de crises profondes qui peuvent avoir une issue à moins que n'aboutisse l'intervention révolutionnaire qui, elle-même, peut prendre appui sur des crises dont la base est toujours plus vaste et l'intensité tendanciellement croissante pour une période historique donnée.

Pour être un facteur déterminant, les perspectives catastrophiques du cours capitaliste ne doivent pas laisser croire au prolétariat que le socialisme résultera sans autre forme de procès. Au contraire, la théorie révolutionnaire a toujours insisté sur la nécessaire préparation révolutionnaire du prolétariat, sur l'obligation de se forger une volonté inébranlable, d'être capable de faire preuve d'audace, d'initiative, de sens stratégique et tactique aigu, d'avoir une préparation militaire la plus avancée possible ; autant de facteurs qui impliquent que les principes généraux du communisme révolutionnaire soient toujours plus gravés dans l'esprit du prolétariat. L'expérience révolutionnaire n'a fait que confirmer l'importance de l'action subjective du prolétariat et de son action sur lui même comme l'a montré magistralement Trotsky :

"Il est plus facile de faire après coup de la théorie sur une insurrection que de se l'assimiler intégralement avant qu'elle se soit accomplie. Le rapprochement de l'insurrection a provoqué inévitablement et provoquera des crises dans les partis insurrectionnels. De cela témoigne l'expérience du parti le mieux trempé et le plus révolutionnaire que l'histoire ait connu jusqu'à présent.(...)"

La forte trempe du parti bolchévique se manifestait non dans l'absence de dissentiments, d'hésitations et même d'ébranlements, mais en ce que, dans les circonstances les plus difficiles, il sortait en temps voulu des crises intérieures et s'assurait la possibilité d'une intervention décisive dans les événements.(1) Cela signifie aussi que le parti, dans son ensemble, était un instrument tout à fait adéquat pour la révolution. (...)

Le bolchévisme a créé le type du véritable révolutionnaire qui, à des buts historiques incompatibles avec la société contemporaine, subordonne les conditions de son existence individuelle, ses idées et jugements moraux. Les distances indispensables à l'égard de l'idéologie bourgeoise étaient maintenues par le parti par une vigilante intransigeance dont l'inspirateur était Lénine. Il ne cessait de travailler au scalpel, tranchant les liens que l'entourage petit-bourgeois créait entre le parti et l'opinion publique officielle. En même temps, Lénine apprenait au parti à former sa propre opinion publique, s'appuyant sur la pensée et les sentiments de la classe qui montait. Ainsi, par sélection et éducation, dans une lutte continuelle, le parti bolchéviste créa son milieu non seulement politique mais aussi moral, indépendant de l'opinion publique bourgeoise et irréductiblement opposé à celle-ci. C'est seulement cela qui permit aux bolchéviks de surmonter les hésitations dans leurs propres rangs et de manifester la virile résolution sans laquelle la victoire d'Octobre eût été impossible" (Trotsky Histoire de la Révolution Russe Editions du seuil T.2 P.539 souligné par nous)

(1) De ce point de vue, une certaine conception du parti "monolithique", héritée d'une assimilation hâtive des positions de la Gauche d'Italie, n'a rien à voir avec la dialectique révolutionnaire.

3.3 La théorie de Grossmann :

Grossmann s'imagine que le but de la classe capitaliste est d'accroître sa consommation. Si la classe capitaliste voit dans le schéma sa part relative dans la plus value décroître, elle croît du moins jusqu'à un certain point, en termes absolus, et Grossmann de s'écrier :

" La part de la plus-value destinée à la consommation individuelle des capitalistes, si elle représente bien un pourcentage de la plus-value, relativement toujours plus petit - il descend de 75% la première année à 72,02% la quatrième année - croît cependant année par année, en termes absolus, malgré l'accumulation croissante. Ainsi est établi le but et le motif de l'élargissement de la production par les capitalistes " (p.74)

Alors que pour Marx, la classe capitaliste a pour fonction l'accumulation, qu'elle est rivée à cette tâche tout comme le prolétariat l'est à la production de plus value. Si la psychologie de la classe capitaliste se modifie quand la production capitaliste s'affermi et s'impose et si nécessairement quand les classes se différencient, elles doivent s'affirmer également à travers leur mode de consommation, la justification de l'accumulation n'a rien à voir avec l'accroissement de la consommation de la classe capitaliste. L'accumulation est incluse dans le concept du capital, valeur qui cherche à se valoriser, argent bourgeonnant qui tend à s'accroître d'un incrément dont l'obtention repose sur l'extorsion de valeur extra, de survaleur. Cette piètre compréhension de l'accumulation capitaliste annonce d'autres catastrophes théoriques au cours desquelles tout ce qui peut ressembler à l'analyse marxienne va être jeté par dessus bord et perdu corps et biens.

Présentons rapidement le schéma général :

A	C	V	PC	AC	AV	VT	PLC%	PLA%	TDP%
1	200.000	100.000	75.000	20.000	5.000	400.000	75	25	33,3
2	220.000	105.000	77.750	22.000	5.250	430.000	74,05	25,95	32,6
3	242.000	110.250	80.539	24.200	5.511	462.500	73,04	26,96	31,3
4	266.200	115.762	83.374	26.600	5.788	497.524	72,02	27,98	30,3
5	292.600	121.550	86.213	29.260	6.077	535.700	70,93	29,07	29,3
6	321.860	127.627	89.060	32.186	6.381	577.114	69,70	30,30	28,4
10	471.234	155.130	100.251	47.123	7.756	781.494	64,63	35,37	24,7
20	1.222.252	252.691	117.832	122.225	12.634	1.727.634	46,63	53,37	17,1
21	1.344.477	265.325	117.612	134.447	13.266	1.875.127	44,33	55,67	16,4
25	1.968.446	322.503	109.534	196.844	16.125	2.613.452	33,96	66,04	14,0
30	3.170.200	411.602	73.882	317.200	20.580	3.993.404	17,97	82,03	11,5
34	4.641.489	500.304	11.141	464.148	25.015	5.642.097	0,45	99,55	9,7
35	5.105.637	525.319	0	510.563	14.756	6.156.275	0	104(!)	9,3

36 a)capital existant	b)population existante				nécessaire				
5.610.200	551.584				26.265				
b)capital actif	b)population active				déficit				
					11.509				
5.499.015	540.075			540.075		6.696.350		109,35	8,7

c)excédent de capital	c)armée de réserve				nécessaire	nécessaire			
					561.620	27.003			
					déficit	déficit			
117.185	11.509				21.545	27.003			

déficit total : 48.548

$$5.616.200 : 551.584 = 5.499.015 : 540.075$$

Avec :

A : Année
C : Capital constant
V : Capital variable
PC : Plus-value consommée individuellement par les capitalistes
AC : Plus-value accumulée sous forme de capital constant
AV : Plus-value accumulée sous forme de capital variable
VT : Valeur totale du produit annuel
PLC% : % de la plus-value consommée
PLA% : % de la plus-value accumulée
TDP% : Taux de profit

le capital constant croît de 10%, le capital variable de 5%. Cette croissance résulte de l'accumulation de la plus-value. Les échanges entre les deux secteurs de la production sociale, tout comme leur composition relative, s'ils jouent un grand rôle dans les considérations de Bauer, peuvent être ici, et quelles que soient les aberrations qu'ils contiennent, laissés de côté.

Les conséquences immédiates du schéma sont donc les suivantes :

Le taux de plus-value étant constant, la plus-value croît proportionnellement au capital variable. Par contre, le capital constant augmente plus vite, si bien que d'une part le taux de profit général baisse tandis que la part de la plus-value accumulée dans la plus-value totale s'accroît. En d'autres termes, le taux d'accumulation, donc la part de la plus-value accumulée par rapport à la plus-value totale, augmente. La contrepartie évidente est que la part de la plus-value destinée à la consommation des capitalistes diminue.

Bauer avait établi ses schémas sur quatre années. En poursuivant les tendances esquissées par Bauer, Grossmann continue les calculs sur 35 années jusqu'à ce que l'accumulation devienne impossible. Ce qui aurait été un argument supplémentaire pour montrer l'absence de validité du schéma de Bauer, se transforme en une schématisation du cours de la production capitaliste. Plutôt que de relever le manque de cohérence du schéma de Bauer, Grossmann s' imagine avoir trouvé le nec plus ultra de l'expression schématique de la crise du mode de production capitaliste.

Et quelle crise ? En tout état de cause, elle est aux antipodes de celle prévue et décrite par le programme communiste. Par contre, nous le verrons en détail, elle s'assimile aux conceptions des économistes bourgeois les plus vulgaires, ceux de l'école de J.B.Say pour qui les crises ne pouvaient résulter que de disproportions entre les diverses branches de l'économie. Nous avons souvent dit que, si l'économie politique bourgeoise se séparait en deux tendances, quant aux théories des crises, l'une disproportionnaliste et dont les principaux représentants sont à l'origine Say et Ricardo, l'autre, sous-consommationniste, avec Sismondi et Malthus, cette scission reparait au sein du réformisme et du marxisme. Elles représentent les antinomies indépassables de la pensée économique propre au mode de production capitaliste. Pour autant que l'idéologie capitaliste ait pénétré le mouvement révolutionnaire, il n'est donc pas étonnant de voir nos frères ennemis se débattre dans les mêmes contradictions, d'un côté le CCI héritier de la tradition sous-consommationniste, de l'autre le BIPR dans la lignée des théories disproportionnalistes.

Qu'advient-il donc à la longue dans le schéma de Bauer-Grossmann?

Dans la mesure où l'accroissement du capital constant est plus rapide que celui de la plus-value, la part du capital constant accumulé augmente, si bien que la part de la plus-value destinée à la consommation personnelle de la classe capitaliste se réduit dans la même proportion. Vers la vingtième année, la consommation de la classe capitaliste commence à diminuer en valeur absolue et vers la trente cinquième année, la plus-value est insuffisante pour financer l'accumulation. En faisant dépendre l'accumulation de la masse du capital existant et non de la plus-value, ce qui est une première absurdité, on aboutit au résultat que nous venons de décrire, et que Grossmann baptise "surproduction". Or jusqu'ici il n'y a eu ni recul, ni même ralentissement de la production. Bien au contraire, tandis que le taux de profit baisse régulièrement, la valeur de la production augmente toujours plus. Quant à ce que les économistes bourgeois définissent comme le P.I.B. (capital variable + plus-value + capital fixe) il demeure constant quand on le calcule comme P.I.B par personne. Globalement il s'accroît au même rythme que la force de travail, soit 5% (le capital fixe n'existant pas dans le schéma). Si on prenait en compte le capital fixe dont on n'a aucune raison de penser que le taux d'augmentation n'est pas au moins égal à celui capital constant dans son ensemble, on constaterait que le P.I.B par personne lui aussi croît au fur et à mesure que le taux de profit baisse.

Inutile de dire que tout cela tourne systématiquement le dos à la théorie révolutionnaire. Pour donner simplement l'illusion de l'orthodoxie, Grossmann est conduit, en bon apôtre du stalinisme, à commettre des faux qui en disent long sur sa prétendue probité intellectuelle. Il est, par exemple, difficile de nier les relations contradictoires entre la baisse du taux de profit et l'accroissement du taux d'accumulation. Moins le capital retirerait du profit de l'accumulation et plus il accumulerait (relativement), telle est la théorie de Grossmann :

" Malgré le déclin du taux de profit, l'accumulation se poursuit selon un rythme toujours plus accéléré, étant donné que le volume de l'accumulation ne se développe pas en proportion du niveau du taux de profit mais en relation au potentiel possédé par le capital déjà accumulé" (Grossmann p.80)

Dans le même ordre d'idées, Grossmann s'était déjà empressé de nous présenter comme un immense progrès scientifique le fait que le schéma de Bauer impliquait qu'une part croissante de la plus-value était consacrée à l'accumulation.

Pour faire bonne mesure, Grossmann cite Marx :

" La baisse du taux de profit et l'accumulation accélérée ne sont que des expressions différentes du même processus" et il prétend s'appuyer sur de telles phrases pour justifier son analyse. Pourtant si nous prenons la peine de lire la citation dans son entier, Marx ajoute :

"Elles expriment toutes deux le développement de la productivité du travail. De son côté, l'accumulation accélère la baisse du taux de profit, dans la mesure où elle implique la concentration du travail sur une grande échelle et sa centralisation par les petits capitalistes, du dernier des producteurs chez qui il y a encore quelque chose à exproprier. Ainsi l'accumulation se trouve accélérée quant à la masse, bien que le taux d'accumulation baisse avec le taux de profit " (Marx Capital p.1024 T.2-souligné par nous)

Donc bien loin de se comporter différemment du taux de profit, le taux d'accumulation, c'est-à-dire la part de la plus-value accumulée, tend à s'y conformer. Grossmann est pris ici en flagrant délit de mensonge. Non seulement il n'ignore pas la véritable position de Marx sur ce sujet, et celle-ci va strictement à l'encontre de ses pseudo-théories, mais il truque les citations pour leur faire dire l'inverse de ce qu'elles signifient. Voilà un bon maître pour le "milieu révolutionnaire" ou à défaut de défendre les positions du communisme révolutionnaire, on y sait parfaitement tronquer les citations. Grossmann et, nous le verrons, Mattick sont, à ce jeu là, des amateurs à coté du CCI ou du BIPR.

Retenons donc que le taux d'accumulation de la plus-value a plutôt tendance à baisser avec la baisse du taux de profit et non plutôt tendance à augmenter comme le prétend Grossmann.

Pour autant que le taux de profit soit la force motrice de la production capitaliste, il est logique que le taux d'accumulation, qui signifie notamment la recherche de profits par des capitaux nouveaux épouse les évolutions du taux de profit.

La baisse tendancielle du taux de profit ne peut être complètement expliquée que si on la relie au procès de valorisation-dévalorisation du capital, c'est-à-dire au procès de développement de la productivité du travail dans le cadre du mode de production capitaliste. Le capital n'a qu'un but, parfaitement limité, la production d'un maximum de plus-value. Pour ce faire, donc pour valoriser au maximum le capital avancé, il devient nécessaire de développer la productivité du travail. Le développement de la productivité du travail et la dévalorisation du capital qui l'accompagne entre en contradiction avec les buts limités du capital, la valorisation maximum de celui-ci, la recherche du maximum de plus-value. Donc pour se valoriser, le capital est obligé de se dévaloriser ; ce faisant, la masse des marchandises s'enfle. Sous cette influence les forces productives se démultiplient. Périodiquement, la contradiction entre le développement des forces productives comme si elles n'avaient pas de limites et des rapports de production spécifiques reposant

sur une base historique limitée, éclate et se résout par des crises dont le potentiel est d'autant plus important que la production capitaliste est plus avancée.

En cas de retournement dans le développement de la productivité du travail, le taux de profit baisse brutalement, la plus-value tend à baisser relativement au capital avancé, la crise de surproduction éclate. L'argent arrête son cycle et ne se transforme plus en capital, tandis que le capital-marchandise ne se réalise plus en argent. L'accumulation ne pourra reprendre qu'après une violente purge, par une dévalorisation brutale du capital qui ne résulte plus des progrès de la productivité du travail mais d'une chute brutale des prix et de la destruction d'une partie du capital existant. Cette brusque chute du taux de profit qui s'accomplit dans la crise est à distinguer de la baisse tendancielle du taux de profit qui accompagne l'accumulation et qui se présente d'un cycle à l'autre de la production capitaliste.

Nous venons de décrire rapidement la crise de suraccumulation qui se manifeste et marque l'issue du cycle, crise catastrophique qui met en question l'ensemble du capital social et menace d'autant plus la société que le mode de production est développé. Il n'en reste pas moins que l'une des conséquences du procès de valorisation-dévalorisation du capital devant les menaces grandissantes qu'il implique pour les rapports de production capitaliste sera de limiter l'accumulation et ses effets désastreux. De ce point de vue, la diminution du taux d'accumulation, et donc, la consommation d'une part croissante de la plus-value, (ce qui implique le développement d'une classe moyenne dont la fonction économique sera de consommer la plus-value et par conséquent de favoriser la stabilité de la production capitaliste) tout comme la baisse du taux de profit s'imposent à la classe capitaliste afin de ralentir un moteur qui, laissé à ses propres tendances, s'emballerait. Donc, d'un côté, la production capitaliste signifie accumulation sans trêve ni merci, recherche effrénée du maximum de plus-value, valorisation maximum du capital, développement de la productivité du travail comme si elle n'avait pas de limites. D'un autre côté, étant donné ses buts limités, le capital pose devant lui des barrières qu'il essaie constamment de dépasser, des contradictions qu'il ne peut résoudre que par des crises catastrophiques et qu'il essaie de différer. Par là même, il reconnaît ses limites historiques, ce dont témoigne la baisse tendancielle du taux de profit.

"Formulée en termes tout à fait généraux, la contradiction consiste en ce que le mode de production capitaliste implique une tendance au développement absolu des forces productives, sans tenir compte de la valeur et de la plus-value qu'elle renferme, et indépendamment des conditions sociales dans lesquelles la production capitaliste

s'effectue ; tandis que, d'autre part, il a pour but la conservation de la valeur capital existante et son expansion maximum (c'est-à-dire l'accroissement accéléré de cette valeur). Son caractère spécifique, c'est d'utiliser la valeur du capital existant comme un moyen d'accroître au maximum cette valeur. Les méthodes par lesquelles il atteint ce but impliquent : la baisse du taux de profit, la dépréciation du capital existant, le développement des forces productives du travail aux dépens des forces productives déjà créées.

La dépréciation périodique du capital existant - un des moyens inhérents au mode de production capitaliste pour arrêter la baisse du taux de profit et accélérer l'accumulation de valeur capital par la formation de capital nouveau - trouble les conditions données où s'accomplit le processus de circulation et de reproduction du capital et s'accompagne donc d'arrêts brusques et de crises du processus de production.

La production capitaliste tend constamment à surmonter ces limites inhérentes ; elle n'y réussit que par des moyens qui dressent à nouveau ces barrières devant elles, mais sur une échelle encore plus formidable.

La véritable barrière de la production capitaliste, c'est le capital lui-même. Voici en quoi elle consiste : le capital et son expansion apparaissent comme le point de départ et le terme, comme le mobile et le but de la production ; la production est uniquement production pour le capital, au lieu que les instruments de production soient des moyens pour un épanouissement toujours plus intense du processus de la vie pour la société des producteurs. Les limites dans lesquelles peuvent uniquement se mouvoir la conservation et la croissance de la valeur du capital - fondées sur l'expropriation et l'appauvrissement de la grande masse des producteurs - ces limites entrent continuellement en conflit avec les méthodes de production que le capital doit employer pour ses fins et qui tendent vers l'accroissement illimité de la production, vers la production comme une fin en soi, vers le développement absolu de la productivité sociale du travail. Le moyen - le développement illimité des forces productives

de la société - entre en conflit permanent avec le but limité, la mise en valeur du capital existant. Si le mode de production capitaliste est, par conséquent, un moyen historique de développer la puissance matérielle de la production et de créer un marché mondial approprié, il est en même temps la contradiction permanente entre cette mission historique et les conditions correspondantes de la production sociale." (Marx Capital L.III La Pléiade T.2 P.1031-1032)

C'est dans ce sens que Marx montre que la baisse du taux de profit tout comme l'accélération de l'accumulation ne sont que des expressions différentes d'un même processus : le développement de la productivité du travail.

Le cycle de l'accumulation capitaliste est donc rythmé par des crises de suraccumulation qui se caractérisent par un retournement de la productivité du travail. A l'issue de ces crises qui menacent toujours plus la société bourgeoise, et pour une période historique donnée, une violente dévalorisation du capital est nécessaire pour que sur la base d'une nouvelle composition du capital, l'accumulation puisse reprendre et le taux de profit s'élever pour un nouveau cycle dont, tendanciellement (c'est-à-dire si des contre-tendances ne jouent pas), la moyenne des taux de profit du nouveau cycle sera plus basse que la moyenne des taux de profit du cycle précédent. Il y a donc la baisse tendancielle du taux de profit d'un cycle d'accumulation à l'autre et la chute brutale du taux de profit en fin de cycle, caractéristique d'une crise de suraccumulation du capital.

D'une crise à l'autre, le taux de profit non seulement peut se relever mais il se relève conformément aux buts poursuivis par le capital : la recherche de maximum de plus-value.

Ces éléments théoriques ne peuvent être abstraits de l'histoire de la phase de soumission réelle du travail au capital si l'on veut ensuite dire quelque chose de cohérent sur celle-ci. Ainsi, depuis la seconde guerre mondiale, une des périodes les plus fastes de son histoire s'est ouverte pour le capital. Il a connu les taux moyens de croissance les plus élevés, tout comme une énorme augmentation de la plus-value aussi bien dans son taux que dans sa masse du fait de la multiplication de la population soumise au salariat.

Cette période connaît également une croissance de la population mondiale particulièrement rapide -doublement de la population mondiale en moins de 40 ans- et il est prévu un nouveau doublement dans les quarante prochaines années, ce qui constitue la révolution démographique la plus importante depuis le néolithique. Les trente premières années de cette période

(1945-1975) contrairement à la nouvelle légende des "trente glorieuses", ont été entrecoupées de crises (tous les six ans environ) mais qui n'ont pas eu généralement de conséquences graves. Toutefois, d'un cycle à l'autre, le taux de croissance qui demeure ici un bon indicateur du développement contradictoire de la productivité du travail, a eu tendance à baisser. Par ailleurs, depuis 1975, des crises de plus grande ampleur ont eu lieu. Quant à l'année 1987, si elle n'a pas été marquée par une crise affectant la sphère de la production, elle s'est traduite par la crise financière la plus importante de l'histoire, suivie par une autre crise importante en 1989 et encore une autre crise en 1990. A travers ces crises financières à répétition, le capital a pu endiguer la crise (1) mais il ne pourra esquiver celle qui marquera la fin du nouveau cycle d'accumulation. L'ultime perspective de la production capitaliste ne pouvant être que d'offrir un nouvel holocauste mondial qui mettra en péril l'existence même de l'humanité. Il n'est nul besoin d'être grand clerc pour constater que la perspective communiste est particulièrement éloignée de celle de Grossmann. Chez celui-ci, il n'y a pas de baisse du taux d'accumulation, aucune nécessité de développer par exemple une classe moyenne qui consomme une part croissante de la plus-value. Les effets contradictoires du développement de la productivité du travail ne sont pas pris en compte. Ils sont pourtant indispensables pour comprendre la signification de la baisse du taux de profit. Chez Grossmann, pas une ligne sur le sujet, l'accumulation est accompagnée d'une baisse régulière du taux de profit qui pourrait se poursuivre jusqu'à la nuit des temps si les pseudo besoins en capital constant n'excédaient pas à un moment donné la totalité de la plus-value. Ici nulle contradiction entre la production et la réalisation du capital ne vient marquer la crise. La nécessité pour le capital de réaliser la valeur avancée plus la plus-value en vendant la marchandise contre de l'argent est absolument indifférente dans la conception de Grossmann. Chez Marx, la chute brutale de la productivité du travail et la baisse du taux de profit se traduisent par l'arrêt du cycle capitaliste, le capital cessant son mouvement, la contradiction éclate au niveau de la circulation quand la marchandise doit se réaliser en argent et quand pour autant que l'on raisonne au niveau du capital total, l'argent doit se convertir en capital. Cet aspect fondamental de la théorie révolutionnaire et qui notamment la distingue des théories ricardiennes est absolument ignoré de Grossmann quand il n'est pas expressément combattu (cf Mattick). La théorie de Grossmann-Mattick n'est plus alors qu'une variante modernisée de la théorie de la baisse du taux de profit de Ricardo.

(1) Les événements récents tendent à montrer que les barrages financiers régulièrement dressés depuis 1987 pour endiguer la crise sont en passe d'être submergés dans de nombreux pays. Après le Canada, l'Australie a reconnu être en crise. De la même manière, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis sont en train d'avouer connaître le début d'une crise.

Chez ce dernier, le taux de profit agricole détermine le taux de profit de l'industrie. Le salaire réel représenté par une certaine quantité de blé reste constant. Les fermiers capitalistes paient une rente aux propriétaires fonciers et obtiennent un profit à la suite de la mise en exploitation des terres. Sous la pression démographique des terres de plus mauvaise qualité sont mises en culture. Il s'ensuit une hausse de la valeur de la force de travail et donc une diminution de la plus-value tandis que la rente différentielle se gonfle réduisant le profit d'autant. A un moment donné, le taux de profit, pris entre le marteau du salaire et l'enclume de la rente tombe à un niveau si bas que l'accumulation est découragée.

"j'ai déjà dit que longtemps avant que cet état des prix soit devenu permanent, il n'y aurait plus de motif pour accumuler ; car on n'accumule qu'en vue de rendre cette accumulation productive ; et ce n'est que lorsqu'elle est ainsi employée qu'elle a un effet sur les profits. Il ne saurait y avoir d'accumulation sans motif, et par conséquent un tel état des prix ne peut jamais persister. Il est aussi impossible au fermier et au manufacturier de vivre sans profits qu'à l'ouvrier d'exister sans salaire. Le motif qui les porte à accumuler diminuera à chaque diminution des profits, et il cessera entièrement quand ils seront tellement minimes qu'ils ne leur offriront plus un dédommagement suffisant de leur peine, et du risque qu'ils courent en employant leur capital d'une manière productive." (Ricardo P.92 Principes de l'économie politique et de l'impôt)

Si les causes de l'arrêt de l'accumulation sont différentes (dans un cas, celui de Ricardo, la plus-value diminuée sous l'effet de la hausse du salaire et le profit est dévoré par la rente dans l'autre, celui de Grossmann, c'est la hausse de la composition organique présentée sous l'angle d'une accumulation de capital excédant progressivement la masse de plus-value créée) les conceptions sont parallèles. Et l'on ne s'étonnera pas de retrouver Ricardo parmi les partisans de la loi dite de Say, la "loi des débouchés" qui n'accepte que les disproportions comme explication des crises, niant ainsi toute perspective de crise générale.

Qu'advierait-il si, au lieu de faire croître le capital constant de 10% la dernière année on ralentissait l'accumulation à 5%. Dans ce cas l'accumulation pourrait se poursuivre. L'accumulation n'est que (nous faisons abstraction du capital constant renouvelé) l'accumulation de la plus-value et elle n'est pas en relation directe avec le capital constant déjà accumulé, le serait-elle que l'on ne voit pas en quoi le ralentissement de l'accumulation ouvrirait une crise de surproduction. Si dans une maison il y a à ravalier la façade, changer les papiers peints et la moquette, refaire la salle de bain, ces travaux peuvent être effectués en une seule fois si les revenus sont suffisants. Par contre, si l'argent vient à manquer (nous faisons ici abstraction

du crédit), certaines tâches seront laissées pour plus tard. La situation créée ne sera pas la meilleure possible mais constater que les besoins potentiels ne sont pas intégralement réalisés est un fait banal. Si un capitaliste juge utile d'acheter 10 machines et ne peut en acheter que 5, cela ne signifie pas pour autant que son entreprise est en crise mais que l'investissement, l'accumulation est limitée par le profit qu'il a réalisé. Du point de vue du capital total nous retrouvons la même contrainte mais cela n'est en aucun cas un signe de crise. L'accumulation se ralentit, la force de travail employée croît plus lentement, la surpopulation peut donc augmenter mais cela ne définit pas scientifiquement la crise de suraccumulation.

La "crise" que fait apparaître Grossmann est purement artificielle. Pour autant qu'elle ait un atome de réalité elle trouve immédiatement sa solution dans un ralentissement de l'accumulation, dans la réduction du taux d'accumulation. Quant à sa nature elle relève des crises reconnues par les économistes vulgaires. La conception de Grossmann ne tient en aucun cas compte de la contradiction indépassable entre la marchandise et l'argent, la "crise" n'affecte qu'une partie de la plus-value, elle peut être assimilée à une disproportion (insuffisance du capital et de la plus-value existante par rapport à un besoin d'accumulation supérieur et imaginaire). Excès imaginaire d'un côté, insuffisance fantasmagorique de l'autre, crise partielle affectant une partie réduite de la plus-value et donc absence de crise générale, catastrophique, affectant la totalité du capital, absence de contradiction entre la production et la réalisation de la valeur et de la plus-value dans la définition de la crise, nous voilà en plein ricardianisme à la nuance près que Grossmann met en place une disproportion particulière dans l'histoire des crises : la disproportion imaginaire. Ce qui, par contre, n'est pas imaginaire, mais plus dramatique, c'est qu'il existe des imbéciles qui voudraient fonder un mouvement révolutionnaire sur des conceptions plus proche du conte pour enfant que de la science.

Grossmann qui persévère dans son incompréhension des fondements de l'accumulation capitaliste, affirme qu'à partir de la 35^{ème} année, dans le cadre des hypothèses actuelles, toute nouvelle accumulation de capital perd son sens pour la classe capitaliste, les fruits du système de production allant exclusivement à la classe ouvrière. Grossmann ne comprend pas la fonction de la classe capitaliste, tournée vers l'accumulation. Un système où l'accumulation du capital n'impliquerait pas la classe capitaliste ou plus exactement où elle ne représenterait aucun coût, ne signifierait pas la fin du mode de production capitaliste, mais au contraire la réalisation d'une de ses tendances. On se trouverait alors dans le cas le plus "pur", celui où le capital fait face au prolétariat, lui extorque le maximum de plus-value pour l'accumuler intégralement dans la recherche sans relâche du maximum de survaleur, dans la

perspective d'une plus-value toujours plus importante dont l'obtention, loin d'en étancher la soif, en favorise l'inextinguibilité.

A partir d'une théorie des crises aussi vulgaire, à partir d'une représentation de l'accumulation aussi pauvre, il n'est pas étonnant que Grossmann accumule les catastrophes théoriques, chaque tentative pour y agréger, en les mutilant, les concepts de Marx engendre un monstre théorique toujours plus éloigné de toute perspective révolutionnaire.

Grossmann, moins innocent qu'on le prétend, s'est bien aperçu que ces conceptions sont en contradiction avec le point de vue de Marx. Si dans un premier temps il nie l'évidence en tronquant les citations, dans un second temps il se lance dans la réécriture du texte lui-même, le tout à partir de conjectures les plus fantaisistes où se trouvent mêlés Engels, le savant Samuel Moore - un ami de Marx et Engels - et les manuscrits non édités de Marx. C'est que Grossmann doit justifier pourquoi personne avant lui n'a aussi bien "reconstitué" la théorie de la baisse du taux de profit. Pourquoi dans ce cas, ce qui paraît limpide aux yeux de Grossmann est resté ignoré du mouvement communiste ? La réponse la plus simple tient évidemment dans le fait que la "théorie" de Grossmann est une horrible couillonade qui a autant de rapport avec la théorie de Marx que peuvent en avoir les crottes de lapin avec le caviar. Mais Grossmann se doit d'expliquer pourquoi il lui revenait de se hisser sur les cimes de la science et de pouvoir contempler pour la première fois l'abîme où la production capitaliste menaçait de se précipiter. Ainsi outre le retard et les mauvaises conditions dans lesquelles le livre III du capital a pu être publié, Marx était trop en avance sur son temps et se posait des problèmes que l'humanité ne pouvait résoudre. Voilà bien un point commun entre le CCI et le BIPR, nos deux frères ennemis ! Ce pauvre Marx travaillait pour l'avenir, le socialisme n'étant pas possible à son époque. Comme la production capitaliste n'était pas assez développée le problème de la reconnaissance de son effondrement ne pouvait être complètement posé, et il fallait attendre Grossmann pour parvenir à une clarification complète.

"La question de l'effondrement du capitalisme fut génialement traitée dans tous les livres de l'oeuvre centrale de Marx, mais elle devait ici aussi rester incomprise. Le capitalisme n'avait pas atteint une maturité telle que la question de l'effondrement et que le problème de la réalisation du socialisme ne pouvaient avoir une réalité immédiate. Marx était si en avance sur son époque, que justement restèrent, en premier lieu, incomprises les parties de son oeuvre qui y faisaient référence, et la conception matérialiste de l'histoire trouve ici une nouvelle confirmation à propos de l'oeuvre de Marx elle-même."(Grossmann o.p.c. P.129)

Outre ce genre d'affirmations qui montrent qu'en fait de matérialisme, celui de Grossmann est purement bourgeois, Grossmann se lance dans des explications farfelues d'où il ressort fort bien que Grossmann et défenseurs associés n'ont rien compris à la baisse du taux de profit et nous en servent la énième ressucée ricardienne. Grossmann se pose ainsi le problème de la baisse du taux de profit. Pourquoi celle-ci se traduirait-elle par une crise en raison du fait que le taux de profit tombe de 9,7% à 9,3%.

"Comment une relation en pourcentage, un nombre pur, pourrait-elle produire l'effondrement d'un système réel ! Comme si la chaudière d'une machine à vapeur pouvait exploser parce que l'aiguille du manomètre monte au plus haut. Pourquoi la classe capitaliste aurait-elle à se préoccuper de la baisse du taux de profit si la masse du profit augmentait ? La masse croissante du profit s'exprimerait dans une fraction toujours plus petite, le taux de profit tendrait vers zéro, comme point limite au sens mathématique, sans néanmoins pouvoir l'atteindre. Mais malgré cela les capitalistes et le système capitaliste pourraient se maintenir. Nous voyons vraiment dans le tableau que le système capitaliste pourrait exister malgré la baisse du taux de profit et que l'effondrement définitif dans la 35ème année n'a, en soi, rien à voir avec la baisse du taux de profit. Elle ne permet pas de comprendre pourquoi dans la 34ème année le système peut subsister avec un taux de profit de 9,7% et pourquoi, alors l'année suivante, il s'effondre avec un taux de profit de 9,3%. Le problème devient intelligible si nous mettons en relation l'effondrement non avec le taux de profit mais avec la masse du profit." (Grossmann P.130)

Les réserves émises par Grossmann se situent dans la lignée de Tougan-Baranovsky et là encore nous trouvons une grande communion de pensée entre le BIPR et le CCI puisque pour ce dernier également on ne voit pas pourquoi le fait que le taux de profit passe de 100% à 10% ou de 10% à 1% induirait une crise. Pour le CCI il s'agit là d'arguments décisifs contre la baisse du taux de profit. Pour Grossmann cela induit des variations théoriques de son cru qui le conduisent à réécrire Marx. Si, au début, la théorie de Grossmann se présente comme une restauration de la théorie de Marx, à mesure que le discours se précise et qu'il lui faut enjamber les contradictions toujours plus évidentes entre sa théorie et celle de Marx le voilà qui est conduit à rejeter la théorie de la baisse du taux de profit après en avoir présenté une caricature. Avant de voir les réécritures de Grossmann, il importe donc de considérer toute la stupidité d'une telle présentation de la baisse du taux de profit où de bons apôtres ricardiens s'imaginent qu'il y aurait un point absolu à partir duquel le capitalisme s'écroulerait, ou, plus exactement, ne pourrait continuer car, même réduit à peu, aucun espace n'existe pour qu'éclate la moindre crise dans la production capitaliste. Ce point absolu n'existant pas dans la baisse du taux de profit telle qu'on la caricature ici, les uns en déduisent que la théorie de Marx n'a pas de valeur (c'est le

cas du CCI), les autres (comme Grossmann) qu'il faut l'amender en introduisant la masse du profit comme critère déterminant. Les uns comme les autres, nous l'avons rappelé ignorent tout des contradictions entre la marchandise et l'argent qui seules peuvent expliquer que la crise est possible du fait que les conditions de la production et de la réalisation de la valeur et de la plus-value ne sont pas identiques. C'est ce qui explique que la crise éclate dans la sphère de la circulation, au niveau des banques et du commerce de gros.

"La création de cette plus-value constitue le processus de production immédiat qui, comme nous l'avons dit, n'a d'autres limites que celles que nous venons d'indiquer. Dès que toute la quantité de surtravail que l'on peut extorquer est matérialisée en marchandises, la plus-value est produite. Mais cette production de plus-value n'achève que le premier acte du processus de production capitaliste, le processus immédiat. Le capital a absorbé une quantité déterminée de travail non payé. A mesure que le processus se développe, qui s'exprime dans la baisse du taux de profit, la masse de plus-value ainsi produite s'accroît immensément. Vient alors le second acte du processus. Il faut que toute la masse des marchandises, le produit total, aussi bien la partie qui représente le capital constant que le capital variable que celle qui représente la plus-value, se vende. Si la vente ne s'opère pas ou bien qu'elle ne s'opère que partiellement à des prix inférieurs aux prix de production, il y a bien eu exploitation de l'ouvrier, mais elle n'est pas réalisée comme telle pour le capitaliste : elle peut même aller de pair avec l'impossibilité totale ou partielle de réaliser la plus-value extorquée, voire s'accompagner de la perte totale ou partielle du capital. Les conditions de l'exploitation directe et celles de sa réalisation ne sont pas les mêmes ; elles diffèrent non seulement de temps et de lieu, mais même de nature. Les unes n'ont d'autre limite que les forces productives de la société, les autres la proportionnalité des différentes branches de production et le pouvoir de consommation de la société." (Marx Capital L.III P1026 T.2 La Pléiade)

"Malgré son autonomie, le mouvement du capital marchand n'est jamais rien d'autre que le mouvement du capital industriel dans

la sphère de la circulation. Mais cette autonomie rend ses mouvements, dans une certaine mesure, indépendants des limites posées par le processus de reproduction, et pousse celui-ci au delà de ses propres limites. Par suite de sa dépendance interne et de son indépendance externe, le capital marchand en arrive à un point où la cohésion intérieure est rétablie de façon violente, par une crise. C'est ce qui explique que les crises n'éclatent pas d'abord dans le commerce de détail qui vise la consommation directe, mais dans les sphères du commerce de gros et des banques, qui mettent le capital-argent de la société à la disposition du premier."(Marx Capital L.III P.1075 T.2)

Si la contradiction entre la production et la réalisation fonde la possibilité de la crise, sa nécessité est fournie au sein du processus de production dans le développement de la contradiction valorisation-dévalorisation. Nul besoin de trouver un point absolu correspondant à on ne sait quel niveau le plus bas du taux de profit. Les crises éclatent quand la productivité du travail se retourne brutalement précipitant la baisse du taux de profit. Ces crises nécessitant des dévalorisations brutales qui à la fois expriment la crise et en constitue la solution. La crise ne provient pas, pour reprendre l'analogie de la chaudière du fait d'une baisse régulière de la pression qui à, un moment introuvable, se traduirait par un arrêt du fonctionnement mais quand alors que la pression est intense (recherche du maximum de plus-value) une brutale baisse de régime (baisse brutale du taux de profit, suraccumulation) empêche l'expulsion normale de la vapeur excédentaire (dévalorisation du capital sous l'effet du développement de la productivité du travail), ce qui engendre une surpression qui doit être extirpée violemment et par des voies différentes des voies habituelles (dévalorisation brutale du capital, baisse des prix, destruction du capital etc.), il s'ensuit une crise d'autant plus violente que la pression de la vapeur est intense et menace toujours plus l'intégrité de la chaudière. Devant de tels obstacles et leur répétition l'une des tendances du capital sera de limiter la pression dans la chaudière (baisse tendancielle du taux de profit).

Comme Grossmann n'a rien compris à ce processus il cherche un point absolu, ce qui est la négation de toute dialectique, à la baisse tendancielle du taux de profit. Il prétend l'avoir trouvé par le biais de la masse du taux de profit qui se révélerait insuffisante pour, à un moment (la 35ème année dans son schéma), assurer les besoins croissants de l'accumulation du capital. Si, pour fonder ses divagations il commence par censurer Marx il se voit contraint de le réécrire pour donner à sa théorie un semblant d'orthodoxie.

"Cette circonstance fut apparemment la cause de l'incompréhension de cet aspect central de la doctrine marxienne, pour que le chapitre III de la première section du livre III du "capital" -dans lequel est traité la relation entre le taux de profit et le taux de plus-value et qui plus tard servira de base pour la déduction de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit - soit exposée "en une série de raisonnements mathématiques incomplets". Engels - qui fait cet avertissement dans la préface - se vit obligé, pour l'élaboration de cette partie, de recourir à l'aide de son ami Samuel Moore, qui se chargea de l'élaborer, ce pourquoi "le servait son ancien statut de mathématicien à Cambridge". Mais Moore n'était pas économiste, et en fin de compte le traitement de telles questions, même sous forme mathématique, est un problème économique. La forme dans laquelle sortit cette partie de l'oeuvre rend, par conséquent, d'avance crédible l'existence d'abondantes opportunités pour des méprises et des erreurs tout comme le fait que ces erreurs puissent en conséquence être facilement transmises au chapitre de la baisse tendancielle du taux de profit ne serait ce que par la consonnance entre ces deux chapitres étroitement liés.

La probabilité d'erreur augmente jusqu'à la quasi-certitude quand on considère qu'il s'agit ici d'un mot, qui malheureusement modifie complètement le sens de l'exposition : la fin inévitable du capitalisme est attribuée à la baisse relative du taux de profit et non à la masse du profit. Ici en toute certitude, Engels ou Moore se trompèrent en l'écrivant !." (Grossmann op. cit. p129-130)

On pourra admirer la prudence cauteleuse avec laquelle Grossmann instille son fiel, comment il progresse dans l'insinuation pour préparer ses trucages et autres réécritures. En virtuose de la reptation venimeuse et lâche le voilà maintenant qui s'engage dans une note en bas de page pour porter un dernier coup à la théorie de Marx :

"La signification de la théorie marxienne gagnerait beaucoup en clarté si on introduisait une correction dans ce sens, pour lequel on se servira des passages suivants généralement connus :

"(...) à mesure que progresse le procès de production et d'accumulation, doit augmenter la masse de surtravail susceptible d'appropriation et appropriée et enfin la masse absolue du profit approprié par le capital social. Mais les mêmes lois de la production et de l'accumulation accroissent, avec la masse, la valeur du capital constant, en progression toujours plus rapide que le capital variable, que la partie du capital échangée contre du travail vivant. Les mêmes lois produisent donc, pour le capital social, une masse absolue de profits en hausse (et un taux de profit en diminution)". Dans les mots mis entre parenthèse Engels ou Marx lui-même se trompe : il devrait dire de manière correcte "et en même temps une masse de profit qui décroît relativement". La masse de profit croît absolument et la même masse de profit décroît en terme relatif. Déjà de la seule

construction de la phrase il résulte logiquement cette correspondance. Ceci ne peut se référer alors qu'à la masse du profit. Le taux de profit ne décroît pas de manière relative mais absolue."(P130)

Alors que le point de vue de Marx est parfaitement clair et recoupe tout ce qui est dit par ailleurs, Grossmann échafaude, sans vergogne, les explications les plus abracadabrantes pour tenter de justifier ses innovations théoriques et les mettre au compte de Marx alors que toute la théorie marxienne proteste contre de telles conceptions.

Nous ne sommes pas au bout de nos peines quant aux turpitudes de Grossmann. Il faut également voir comment Grossmann truque sa présentation de l'effondrement du capitalisme. Il se livre à un tour de passe-passe qui lui permet d'accentuer la crise et la chute du taux de profit qui, selon lui, est le corollaire de sa théorie. Bien plus, ce n'est qu'au prix de ce genre de présentation qu'il peut, même en suivant son point de vue, parler, du bout des lèvres, de dévalorisation. En effet, lorsque surgit le déséquilibre, créé de toute pièce, entre le besoin d'accumulation imaginaire et la masse de plus-value disponible pour satisfaire ce besoin, Grossmann fait porter le déficit d'abord sur la force de travail. Il suppose, en vertu de quelle logique ? nous ne le saurons jamais !, que l'accumulation en moyens de production passe avant celle en force de travail. Par conséquent il aggrave artificiellement l'armée de réserve, qui, prétend-t-il, nous y reviendrons plus loin, se forme à cette occasion.

De son point de vue nous avons, en fait, un besoin imaginaire et une masse réelle de plus-value qui ne sont pas en adéquation.

À partir de ce moment pourquoi faire porter ce déséquilibre sur le seul capital variable ? Même en acceptant les prémices du raisonnement de Grossmann, pourquoi la classe capitaliste, même affamée comme le veut Grossmann et donc avec une raison passablement altérée, se mettrait-elle à n'accumuler que du capital constant sans accumuler parallèlement le capital variable nécessaire à la mise en oeuvre du premier. Quel capitaliste achèterait par exemple des machines et les matières premières pour réaliser un ouvrage pour ensuite s'apercevoir qu'il ne peut pas payer les salaires pour employer les ouvriers. Comme à son habitude les conceptions de Grossmann ne sont que des constructions de l'esprit, généralement incohérentes, et dont il tente de masquer les énormes défauts par un discours fleuve, "érudit", où le moindre argument est ressassé jusqu'à endormir le lecteur dans l'espoir de lui faire oublier les invraisemblances accumulées et de le convaincre, par lassitude, que tout ce bric à brac a un quelconque rapport avec la théorie de Marx.

Suivons bien la pratique de Grossmann. Lors de la 34ème année, nous nous trouvons dans la configuration suivante :

$$4\ 645\ 030\ c + 500\ 318\ v + 500\ 318\ pl = 5\ 645\ 668$$

Le taux de profit $pl/(c + v)$ est égal à 9,7%. La part de la plus-value consommée est progressivement tombée à 2,15% tandis que la part de la plus-value accumulée, le taux d'accumulation s'élève à 97,85%. En masse la plus-value se décompose donc en 10 800 de plus-value consommée contre 489 518 de plus-value accumulée. Celle-ci se décompose elle-même en 464 503 de plus-value accumulée sous forme de capital constant et 25 015 de plus-value accumulée sous forme de capital variable. Cette accumulation va porter le capital constant à 5 105 637 et le capital variable à 525 319. La plus-value créée est du même montant soit 525 319. L'année suivante, en suivant la logique de Grossmann, le "besoin en plus-value" compte tenu du capital déjà accumulé sera de 10% du capital constant déjà accumulé, soit 510 954 pour le capital constant et 26 265 pour le capital variable qui ne croît que de 5% l'an. Pour qu'une telle accumulation soit possible, il faut au moins une plus-value de $510\ 954 + 26\ 265$ soit 537 219. Il s'agit du minimum de plus-value nécessaire puisque une telle masse ne permet pas d'assurer la consommation individuelle des capitalistes. Or la plus-value disponible est de 525 319. Nous avons vu qu'il suffisait, toutes choses égales par ailleurs de réduire proportionnellement l'accumulation pour que ce prétendu déséquilibre disparaisse de lui-même mais Grossmann, à la différence des capitalistes, n'est pas sans ressources. Au lieu de réduire proportionnellement l'accumulation en fonction de la plus-value réellement disponible il affecte celle-ci d'abord au capital constant.

Pour la nouvelle phase d'accumulation, la composition organique relative à la plus-value accumulée, la composition organique marginale est de $510\ 954/26\ 265$ soit 19,45. Si nous rapportons cette composition organique à la plus-value disponible soit 525 319 nous obtenons la répartition suivante entre le capital constant et le capital variable : $499\ 636\ c + 25\ 683\ v$. Mais Grossmann ne raisonne pas du tout ainsi. Il commence par utiliser toute une partie de la plus-value pour couvrir la demande de capital constant soit 510 954. Il défalque le capital constant accumulé de la plus-value existante soit 525 319. De cette opération ($525\ 319 - 510\ 954$) il reste une plus-value de 14 365 qui est employée comme capital variable. Puis Grossmann triomphe : Il manque une masse de plus-value de $25\ 683 - 14\ 365 = 11\ 318$ qui accumulée comme capital variable aurait permis d'accroître la force de travail employée. Donc une surpopulation apparaît, du fait du ralentissement brutal du capital variable accumulé. Le procédé pour faire naître un tel déséquilibre est, nous l'avons vu, du plus haut comique ; comme si des capitalistes allaient accumuler du capital constant sans se soucier du capital variable qui est nécessaire à son fonctionnement. Mais Grossmann n'a pas fini de nous étonner avec des acrobaties théoriques qui défient les lois non seulement de la dialectique mais aussi du bon sens. Après avoir introduit de toute pièce le déficit de capital variable et l'excédent de

capital constant, le voilà qui officialise, après la surpopulation, la surproduction de capital, le capital excédentaire. Bien entendu Grossmann n'ose pas tirer la ficelle qu'il vient de manipuler. Il n'ose pas dire que puisqu'il manque un capital variable de 11 318, le capital en excédent c'est-à-dire le capital qu'il est impossible de faire fonctionner équivaut à 220 178, c'est-à-dire le capital constant que devaient mettre en oeuvre les 11 318 de capital variable sur la base de la composition organique marginale (19,47). Une telle pratique, qui correspond à la logique de Grossmann aurait été par trop grossière et la supercherie comme le caractère fallacieux du raisonnement bien trop éclatants. Avec, ce qu'on peut appeler, son goût de la dissimulation, dont il fait souvent preuve, Grossmann noie le poisson du capital variable additionnel inemployé dans l'océan de la masse du capital total. Grossmann calcule donc la composition organique moyenne pour l'ensemble de la société lors de la 36^{ème} année soit 10,18 (5 616 200/551 584) pour appliquer cette composition organique à la population productive employée soit 540 075 ce qui nous donne un capital constant utilisé de 5 499 015 et un capital constant excédentaire de 117 185 (5 616 200 - 5 499 015 ou 11 509 x 10,18). Et voilà par quels subterfuges Grossmann tente de mettre en évidence une surproduction. Après avoir créé une pénurie artificielle de force de travail il s'évertue à montrer que du même coup du capital constant reste inemployé. Après avoir mis en place une disproportion imaginaire comme fondement des crises, Grossmann, en adepte du raisonnement circulaire, organise une autre disproportion qui se traduit par un excédent de capital constant d'un côté et un déficit de capital variable de l'autre (notons qu'à partir de ce moment, Grossmann n'admet implicitement qu'une surproduction de capital constant. Ce qu'il appelle capital en excédent ne vise que le capital constant puisque le capital variable est quant à lui, au contraire, insuffisant. Tout cela encore n'a rien à voir avec Marx puisque la suraccumulation de capital concerne, chez lui, l'ensemble du capital, quels que soient ses constituants, donc aussi bien la plus-value que le capital constant ou le capital variable. Chez Marx d'un côté l'argent reste inemployé et excédentaire de l'autre les marchandises invendues s'entassent, les machines ne tournent plus, la force de travail reste sur le carreau.)

A l'issue de ces opérations Grossmann introduit le concept de "dévalorisation" qui correspond chez Marx à une baisse de la valeur du capital et est un concept essentiel pour la compréhension des crises de la production capitaliste. Dans la théorie de Grossmann, il surgit en contrebande.

"Si la situation décrite reste un phénomène qui persiste, il équivaudrait alors à une décomposition du mécanisme capitaliste, c'est-à-dire à sa fin économique. L'accumulation non seulement serait inutile pour la classe capitaliste, mais elle serait objectivement impossible, étant donné que le capital suraccumulé

improductif, ne pourrait entrer en fonction et n'entraînerait ni valorisation ni un quelconque profit. On assiste à une chute brutale qui provoque une forte dévalorisation du capital.

Dans quelles conditions une telle dévalorisation peut-elle intervenir ? Que signifie t-elle dans un tel cas de figure, dans une telle conception théorique ? Grossmann ne va guère au delà du concept qu'il vient d'introduire en fraude. Une fois son forfait accompli, il fait diversion et engage la discussion vers d'autres voies.

Outre le concept de dévalorisation que Grossmann ne peut éluder tant il est présent dans l'oeuvre de Marx mais qui surgit ici comme un cheveu sur la soupe, Grossmann se voit contraint de réviser intégralement la théorie marxienne de la surpopulation. En effet, ce n'est que lors de la 35^{ème} année que se présente une surpopulation. L'une des conséquences de l'accumulation accélérée de la plus-value malgré la baisse du taux de profit est que la force de travail employée (pour un salaire supposé constant) augmente au rythme de 5% l'an, soit le taux d'accroissement du capital variable. L'idée que le taux d'accumulation augmentait alors que le taux de profit baissait était fantaisiste et contredisait ce que Marx avait écrit sur le sujet. Voilà désormais qu'elle entre en contradiction avec un autre point cardinal de la théorie de Marx, la théorie de la surpopulation relative. Grossmann qui, nous l'avons vu, a pu masquer le premier aspect en truquant les citations ne peut ici éviter l'obstacle. Qu'à cela ne tienne, Grossmann se lance alors dans une reconstitution toute personnelle de la théorie de la surpopulation

"(...) le déplacement des ouvriers, le surgissement de l'armée de réserve industrielle dont Marx parle dans le chapitre sur l'accumulation n'est pas causée (et de ceci a été omis dans la littérature sur ce thème - et pour cause ! NDR) par le fait technique de l'introduction de la machine mais par la valorisation insuffisante qui fait sa présentation dans une certaine phase avancée de l'accumulation. Si bien que la cause qui l'engendre trouve son origine exclusivement dans le mode de production spécifiquement capitaliste. Les ouvriers sont déplacés non parce qu'ils sont expulsés par les machines mais parce qu'à un niveau déterminé de l'accumulation le profit devient trop petit, par conséquent celle-ci n'advient pas et le profit est insuffisant pour acheter les machines suffisantes etc."(Grossmann, P.88)

Grossmann nie donc toute la conception de Marx, de la formation de l'armée de réserve industrielle avec la hausse de la composition organique du capital, pour n'admettre comme surpopulation que celle qui surgit avec la crise. Encore avons nous vu que sa conception n'avait pas de fondement et qu'il exagérerait la croissance de la population en excédent. Par ailleurs la solution de son problème montre que la théorie de Marx est la seule valide. En effet quand l'ensemble de la

plus-value est accumulé, donc quand la plus-value est insuffisante pour que la masse de la plus-value accumulée compense les effets de la hausse de la composition organique du capital, nous assistons à l'apparition d'une surpopulation, apparition qui n'est pas synonyme de crise comme Marx l'a démontré mais peut parfaitement rimer et rime avec accumulation du capital.

"La réserve industrielle est d'autant plus nombreuse que la richesse sociale, le capital en fonction, l'étendue et l'énergie de son accumulation, partant aussi le nombre absolu de la classe ouvrière et la puissance productive de son travail, sont plus considérables. Les mêmes causes qui développent la force expansive du capital amenant la mise en disponibilité de la force de travail, la réserve industrielle doit augmenter avec les ressorts de la richesse." (Marx, Capital L.I P.1162)

Grossmann s'imagine qu'il y a lieu de distinguer le déplacement de force de travail dû à la machine, phénomène qui serait valable pour tous les modes de production qui connaissent ce procès de travail, de la surpopulation qui apparaît quand la plus-value serait insuffisante. Seule cette surpopulation serait imputable au mode de production capitaliste et serait l'essence de la théorie de Marx. Or rien n'est plus faux. La théorie de Marx montre comment se développe contradictoirement la productivité du travail dans le mode de production capitaliste. Si le système reposant sur l'exploitation du travail salarié a permis de développer la force productive du travail, ce développement entre en conflit avec les buts limités qui fondent les rapports de production capitalistes, la recherche du maximum de plus-value. Ce développement contradictoire s'exprime par la hausse du taux de plus-value, la hausse de la composition organique, la croissance du travail improductif, le développement du capital fixe, la baisse tendancielle du taux d'accumulation et du taux de profit. Cette baisse tendancielle se traduit également par une croissance de la surpopulation relative. Dans les phases d'expansion cette surpopulation est à la fois créée d'autant plus que la composition organique s'élève et donc que le potentiel productif s'accroît. En même temps le développement accéléré de la productivité du travail donne les moyens de résorber cette surpopulation par l'accélération de l'accumulation et la hausse de la plus-value dédiée aux travaux improductifs. Ce mouvement contradictoire se traduit par un brutal gonflement de l'armée de réserve lors des crises et une résorption d'autant plus lente que le taux de profit du cycle baisse tendanciellment d'un cycle productif à l'autre. Il ne s'agit donc pas de deux aspects différents mais de la même expression capitaliste du progrès de la force productive du travail. Dans une société communiste ce même progrès se traduirait non par le chômage, l'accroissement du surtravail, le développement du travail improductif mais par l'abaissement du temps de travail. La réduction du temps de travail est l'un des fondements de la politique révolutionnaire du prolétariat.

(à suivre)